

## Études littéraires africaines

# Quelques commentaires sur l'attribution du prix Nobel de littérature à Abdulrazak Gurnah

Philip Whyte



Numéro 53, 2022

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1091419ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1091419ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

### ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Whyte, P. (2022). Quelques commentaires sur l'attribution du prix Nobel de littérature à Abdulrazak Gurnah. *Études littéraires africaines*, (53), 103–108. <https://doi.org/10.7202/1091419ar>

bution géographique de ce prestige littéraire sur le long terme »<sup>12</sup>. Ma recherche doctorale vient confirmer de constat<sup>13</sup>. Entre 1919 et 2016, 334 prix littéraires différents (toutes nationalités confondues) ont attribué au moins une fois une récompense à un écrivain africain de langue française. Comparez ce chiffre à la quantité de prix littéraires existants, estimée à plusieurs milliers en France seulement... Ajoutons que sur ces 334 prix, 174 sont des récompenses conçues exclusivement pour des écrivains africains, tandis que 153 ne leur sont pas réservés. La plupart des prix français qui ont récompensé un écrivain africain ne visent pas exclusivement cette catégorie d'auteurs, comme le prix Femina ou le prix Renaudot. En général, si l'on regarde de plus près, on s'aperçoit que la plupart de ces instances ayant primé au moins un lauréat africain francophone au cours du dernier siècle ne l'ont fait qu'une fois (141 sur 334). Avant de prendre la parole au sujet du prix Nobel d'Abdulrazak Gurnah, la critique Bhakti Shringarpure a donc voulu marquer un temps de réflexion. Survolant brièvement une liste d'enjeux et de problèmes à analyser plus tard, elle a conclu d'un ton taquin : « Mais d'abord, prenons acte de cette victoire » (« *But first, we'll take this win* »)<sup>14</sup>. Maintenant que les choses se sont tassées, et que nous avons eu le temps de savourer les annonces des lauréats, il est plus que temps de porter un regard critique sur cette vague des prix de la rentrée littéraire 2021.

Madeline BEDECARRÉ

### Quelques commentaires sur l'attribution du prix Nobel de littérature à Abdulrazak Gurnah

Plusieurs commentateurs ont signalé la surprise manifestée par Abdulrazak Gurnah en octobre 2021, à l'annonce de son prix Nobel de littérature. Malgré une œuvre abondante, comprenant dix romans et de nombreux articles critiques, il est vrai que Gurnah est relativement peu connu en dehors du cercle des africanistes. Bien que nommé deux fois pour le Booker Prize (l'équivalent britannique du Goncourt), il n'avait jusqu'alors jamais atteint la visibilité obtenue, par exemple, par l'auteur

---

<sup>12</sup> BUSH (Ruth), DUCOURNAU (Claire), « La littérature africaine de langue française, à quel(s) prix ? », *Cahiers d'études africaines*, n°219, 2015, p. 535-568 ; en ligne : <https://journals.openedition.org/etudesafriaines/18218> (mis en ligne le 01-01-2015 ; c. le 05-06-2022).

<sup>13</sup> BEDECARRÉ (Madeline), *La Francophonie à tout prix : le rôle de la Francophonie institutionnelle dans l'accès à la reconnaissance des écrivains d'expression française*. Thèse de doctorat soutenu à l'EHESS le 20-12-2018, sous la direction de Gisèle Sapiro.

<sup>14</sup> SHRINGARPURE (Bhakti), « But First, We'll Take This Win », *Africaisacountry*, 10-08-2021 ; en ligne : <https://africaisacountry.com/2021/10/but-first-well-take-this-w/> (c. le 05-06-2022).

nigérian Ben Okri, lauréat du Booker en 1991 avec *La Route de la faim*. Le choix d'un auteur africain peut s'expliquer, d'une façon globale, par l'ouverture très lente mais régulière du Nobel à des zones géographiques longtemps considérées comme éloignées d'un centre constitué par l'Europe et par l'Occident en général. (Je n'évoquerai pas ici les commentaires qui relèvent que Gurnah, établi en Angleterre depuis maintenant cinquante-trois ans, devrait être considéré comme un auteur britannique plus qu'africain.) Plus précisément, dans la mesure où le jury a jeté son dévolu cette année sur un auteur africain, on pourrait s'interroger sur le fait que ce soit Gurnah qui ait été choisi, et non pas un autre auteur issu du continent : le nom du Kenyan Ngũgĩ Wa Thiong'o a notamment été évoqué et faisait partie des favoris du Nobel depuis une bonne vingtaine d'années.

Pour ce qui concerne les critères géographiques, nous remarquons que, sur une période de 120 ans, le Nobel n'a été attribué qu'à six auteurs africains (en incluant Gurnah). Si nous tenons compte d'autres critères, de type ethnique cette fois, nous constaterons qu'il a fallu attendre 85 ans pour assister au couronnement d'un auteur noir (le Nigérian Wole Soyinka en 1986). Cependant, un examen global de ces critères d'attribution incite à penser que les considérations géographiques sont plus importantes que celles qui tiennent à l'origine ethnique des auteurs, avec une nette inflexion vers la périphérie à partir des années 1980. À ses origines, le prix ne concerne en effet que des auteurs européens<sup>15</sup>. Les États-Unis (Sinclair Lewis) sont inclus à partir de 1929 seulement et il faut attendre encore vingt-six ans (1945) pour assister au couronnement d'un auteur sud-américain (la Chilienne Gabriela Mistral). Par la suite, le jury portera son regard jusqu'au Japon (Yasunari Kawabata, 1968) et à la Chine (Gao Xingjian, 1994). Quant aux anciens *dominions* britanniques, ils n'accèdent à la visibilité qu'en 1973 (l'Australien Patrick White) et 1991 (la Sud-Africaine Nadine Gordimer). Ces attributions entrent dans le cadre d'une véritable dynamique qui voit la consécration d'auteurs issus du Commonwealth en 1986, 1988, 1991, 1992, 2001, 2003, 2007 et 2013<sup>16</sup>. Dans ce contexte, le choix d'un auteur issu du Commonwealth en 2021 n'a rien d'étonnant.

Si on considère maintenant la question de savoir pourquoi Gurnah a été préféré dans la même catégorie au grand favori, Ngũgĩ, il faudrait examiner les critères d'attribution indépendamment de leurs liens avec

<sup>15</sup> Une exception concerne l'auteur bengalais Rabindranath Tagore, lauréat en 1913. Or, celui-ci est récompensé pour « sa contribution à la littérature *occidentale* » (les italiques sont de moi), comme si l'Inde de l'époque coloniale était considérée comme une extension du Royaume-Uni.

<sup>16</sup> On ne peut que s'étonner à cet égard de l'absence d'écrivains originaires des colonies françaises, sans que le jury puisse être accusé d'une quelconque hostilité à l'égard de la francophonie, quinze auteurs francophones figurant parmi les lauréats (dont le tout premier, Sully Prudhomme, en 1901). On pourrait également noter la présence infime de femmes couronnées.

des considérations ethniques ou géographiques. En commençant par prendre en compte des critères relativement superficiels, nous constatons, pour ce qui est des langues utilisées, qu'une grande partie de l'œuvre de Ngũgĩ est écrite en kikuyu, alors que le Nobel a toujours eu tendance à consacrer des livres rédigés en langues nationales. Cependant, outre que les ouvrages de Ngũgĩ sont pour la plupart traduits en anglais (et que plusieurs d'entre eux, notamment les premiers romans, sont écrits directement dans cette langue), le jury ne s'est jamais opposé frontalement à l'usage de langues dites « régionales », comme l'atteste l'attribution du prix à Frédéric Mistral en 1904.

Par ailleurs, nous voyons que le Nobel est souvent attribué pour couronner une œuvre complète plutôt que sur la base d'un ouvrage précis : Bob Dylan lui-même, icône des années 1960 et 1970, a dû atteindre l'âge de soixante-quinze ans avant d'être consacré en 2016. Or, les deux auteurs que nous évoquons ont fourni une œuvre abondante qui, dans le cas de Ngũgĩ, couvre déjà une période de cinquante-sept ans. Une autre caractéristique du Nobel consiste en sa prédilection pour des œuvres de grande envergure qui reconstituent, souvent sous une forme épique, l'histoire d'une société entière : ainsi, dans les termes même du jury, Boris Pasternak se trouve « au centre de la grande tradition russe », tandis qu'Ivo Andrić « écrit avec une force épique l'histoire de son pays ». Dans ce cadre, le Nobel insiste tout particulièrement sur l'importance des histoires « peu connues » : Miguel Ángel Asturias est ainsi honoré comme le bâtisseur de formes « profondément enracinées dans les traditions des peuples indigènes des Amériques », et V.S. Naipaul comme un écrivain qui fait surgir « des histoires enfouies ». De ce point de vue, Ngũgĩ et Gurnah sont en pleine conformité avec les critères annoncés, dans la mesure où leurs romans reconstituent des pans entiers de l'histoire de leurs peuples respectifs, les Kikuyus du Kenya pour Ngũgĩ, les Omanais de Zanzibar pour Gurnah. L'un et l'autre retracent étape par étape les trois grandes phases de la colonisation, à savoir la période coloniale elle-même, avec la domination britannique au Kenya (*La Rivière de vie*, 1965 ; *Matigari*, 1986) et l'arrivée des Allemands à Zanzibar (*Paradise*, 1994) ; l'époque des indépendances avec la révolte des *Mau Mau* au Kenya (*Et le blé jaillira*, 1977) et l'expulsion des Omanais (*Admiring Silence*, 1996) ; puis les traumatismes de la période post- ou néo-coloniale aussi bien au Kenya (*Pétales de sang*, 1977) qu'en Tanzanie (*Admiring Silence / Adieu Zanzibar*, 2005), ces situations aboutissant à un régime dictatorial (*Wizard of the Crow*, 2006) ou, dans le cas de Gurnah, à l'exil, thème récurrent de plusieurs de ses romans.

C'est en abordant une dernière série de critères que nous commençons à percevoir, d'une manière tout à fait hypothétique, bien entendu, ce qui a probablement fait pencher le choix du jury du côté de Gurnah. Selon le testament de Nobel lui-même, le prix a pour vocation de consacrer des œuvres véhiculant une pensée à la fois humaniste et universelle, termes

d'ailleurs récurrents lors de l'attribution du prix : T.S. Eliot est ainsi salué pour son « idéalisme et son sens de l'humanité », Albert Camus loué pour avoir abordé les « problèmes de la conscience humaine de son époque », Naguib Mahfouz récompensé pour avoir mis sa culture spécifique « au service de l'ensemble de l'humanité ». De ce point de vue, nous constatons chez Ngũgĩ une tendance progressive à s'éloigner d'une conformité stricte à ce critère pour mettre son écriture au service d'une cause spécifique liée à l'émancipation politique de son peuple. Il passe ainsi d'une écriture assez complexe – qui tente, notamment dans *Et le blé jaillira*, d'examiner l'ensemble des tensions idéologiques et humaines entourant une situation historique précise – à une forme littéraire plus militante qui, dans l'esprit de Fanon (dont les théories sont reprises dans son texte de 1986, « La décolonisation de l'esprit »), cherche à présenter une vision plus manichéenne de la problématique coloniale, calquée sur une esthétique binaire (dans *Matigari* par exemple). Ngũgĩ a clairement endossé une conception pragmatique de la littérature qui confine, dans le cas de la pièce *Le Procès de Dedan Kimathi* (consacrée au chef *mau mau* pendu en 1957), à de l'agitprop, conçue explicitement dans le but de galvaniser les militants. Gurnah, à l'instar de Ngũgĩ, ne rechigne pas à affronter le pouvoir colonial, d'où sans doute le terme « d'intransigeance » que lui assigne le jury. Un vocabulaire emprunté à Fanon apparaît ainsi dans son évocation du sentiment de soumission inculqué aux colonisés, lorsqu'il fait référence à la façon dont ces derniers ont « intériorisé » les « récits de leur infériorité » (*Près de la mer*, p. 18 ; *Adieu Zanzibar*, p. 215)<sup>17</sup>. Il évoque par ailleurs, en référence à l'Occident, les « histoires qui ont contribué à notre naissance » (*Près de la mer*, p. 5), tout en dénonçant la façon dont les Britanniques imposent « leur récit du monde comme s'il s'agissait de la parole divine » (*Paradis*, p. 87). Pourtant, une différence de taille avec Ngũgĩ se manifeste dans la réponse de Gurnah à cette situation : de roman en roman, récits et légendes lui permettent de constituer une vision du monde qui s'articule à partir du point de vue de l'opprimé, mais se teinte souvent d'une légère ironie, acceptant et écartant simultanément une conception binaire de la réalité historique. Notons à cet égard (dans *Memory of Departure*, 1987) la manière dont l'évocation lyrique d'un passé glorieux (« et ici Adowa où les moines d'Éthiopie triomphèrent des guerriers venus d'Italie ») se termine chez le locuteur sur le mode de l'autodérision (« le père de Hussein s'esclaffa en se moquant de son propre enthousiasme », p. 30). Cette distanciation, qui semble difficile à concevoir chez Ngũgĩ, fait sans doute la spécificité de Gurnah au sein du système

<sup>17</sup> À ce jour, seuls trois romans de Gurnah ont été traduits en français. Les quelques traductions présentes dans ce texte sont de moi et les références paginales renvoient aux éditions anglaises : *Memory of Departure* (New York : Grove Press, 1987, 159 p.), *Paradise [Paradis]* (New York : New Press, 1994, 246 p.), *Admiring Silence* (London : Hamish Hamilton, 1996, 216 p.), *By the Sea [Près de la mer]* (New York : New Press, 2001, 245 p.), *Desertion [Adieu Zanzibar]* (London : Bloomsbury, 2005, 262 p.).

colonial. En tant que membre de la communauté omanaise, soutenue longtemps par les Britanniques dans le cadre d'une institution calquée sur le principe de « l'administration indirecte », Gurnah et les siens subirent de plein fouet la politique d'africanisation qui secoua Zanzibar après l'indépendance, les précipitant dans une position intermédiaire qui empêche une identification pleinement assumée avec les victimes du colonisateur. Même si Gurnah fait la part belle dans son œuvre aux ressentiments des populations noires, nous sommes frappés à cet égard par la manière dont celles-ci sont parfois présentées sous sa plume (tels les indigènes aperçus par les marchands arabes lors d'une expédition vers l'intérieur du pays), à savoir sous l'aspect d'une altérité totale (*Paradis*, p. 59). En se concentrant sur les traumatismes subis par les populations arabes, principalement la dispersion de la communauté et son errance à travers le monde (thèmes absents chez Ngũgĩ), Gurnah en vient à une présentation de l'univers post-colonial qui agit moins sur le mode de la contestation que par le biais d'une distanciation opérant à la fois comme un système de défense et une forme de compensation. De cette façon, il se prête à un jeu subtil qui évite une confrontation directe avec l'ancien colonisateur pour retourner contre lui ses propres armes, un humour tout britannique se manifestant, par exemple, dans la façon dont le narrateur anonyme de *Admiring Silence* conforte les préjugés de son beau-père on ne peut plus anglais en annonçant que le gouvernement tanzanien a pour projet de « légaliser le cannibalisme » (p. 23).

Plus sérieusement, cette volonté de distanciation transparait dans la manière dont Gurnah cherche à dépasser le strict cadre de la colonisation britannique pour s'ouvrir à la problématique plus large des conflits conduisant à la dispersion des peuples. Pensons à ces Kosovars et Roumains, victimes d'une purification ethnique, que le narrateur de *Admiring Silence*, lui-même demandeur d'asile, découvre dans un camp de réfugiés, ou à la famille d'origine autrichienne qu'il fréquente lors de son passage en Allemagne de l'Est, et dont la nationalité officielle, autrefois tchèque, aujourd'hui allemande (p. 132), reflète les déplacements de frontières opérés dans un passé pas si lointain au cœur de l'Europe. De même, le personnage principal de *Près de la mer* se rapproche d'une jeune fonctionnaire britannique, descendante d'une famille juive condamnée à l'errance entre Haïfa, l'Espagne, Trieste, Genève et Londres au gré des bouleversements de l'histoire. Loin d'une sorte d'idéologie du multiculturalisme prônée par des auteurs tels que Salman Rushdie et Homi Bhabha, Gurnah cherche à démontrer la nécessité, mais aussi la difficulté, qu'il y a à construire des ponts entre des civilisations dont les rapports relèvent, malgré tout, d'un même processus historique. *Adieu Zanzibar* rapporte ainsi les efforts d'un exilé omanais qui cherche à reconstituer son passé sur trois générations, séparées par des milliers de kilomètres, remontant pour ce faire aux origines d'une vieille histoire d'amour entre un administrateur colonial britannique et sa femme arabe.

Il semblerait que le jury ait été sensible à cette thématique importante, qui résonne avec force avec les problématiques contemporaines d'affrontement entre civilisations, et qui donne tout son sens, par-delà « l'intransigeance », aux qualités « d'empathie » que l'académie Nobel met clairement en exergue pour justifier le choix de Gurnah. Force est de constater que la démarche de ce dernier l'éloigne toujours plus de l'attitude de Ngũgĩ qui, dans ces ouvrages les plus récents, par exemple le texte d'*Une Afrique libre* (2017), poursuit son éternel combat contre les méfaits de la colonisation. Cette prise de position de Ngũgĩ s'écarte quelque peu d'une tradition qui, sans tourner le dos aux auteurs dits « contestataires », semble plus conforme à la vision consensuelle et universaliste que le Nobel a depuis longtemps cherché à privilégier.

Philip WHYTE

### « Le Nobel américain » de Boubacar Boris Diop

En 2021, Boubacar Boris Diop remporte le prix Neustadt, récompense prestigieuse décernée tous les deux ans. Créé en 1969 grâce à une dotation de la fortune pétrolière de Walter Neustadt à destination des poètes, des romanciers et des dramaturges, le prix prend son nom actuel en 1976. Parmi les autres lauréats figurent, entre autres, Assia Djebar, Mia Couto, Nurrudin Farah, Gabriel García Márquez et Edwige Danticat. Présenté comme l'un des rares prix littéraires internationaux à provenir des États-Unis, le Neustadt est surtout connu pour sa tendance supposée à anticiper le choix du comité Nobel. Boubacar Boris Diop a ainsi été nommé par Jennifer Croft, écrivaine et traductrice qui a elle-même remporté le prix international Man Booker en 2018 pour sa traduction d'Olga Tokarczuk, récompensée par le prix Nobel de littérature la même année. Quant aux autres membres du jury, ils ont été sélectionnés par le directeur exécutif de la revue *World Literature Today*, Robert Con Davis-Undiano, lui-même titulaire d'une chaire Neustadt à l'Université d'Oklahoma. Si la visibilité du prix semble bel et bien incontestable, on peut s'interroger sur l'appellation récurrente de « Nobel américain » que l'institution reprend volontiers dans ses communications officielles. S'agit-il bien d'un signe de prestige ou au contraire de la compensation d'un certain manque de reconnaissance ? Et que penser de l'attribution de ce prix à Boubacar Boris Diop, dans le contexte de la récente vague de prix décernés aux écrivains africains ?

Précisons d'abord que le Neustadt est accordé en reconnaissance de l'ensemble de la carrière d'un écrivain, tout comme le Nobel. Cette caractéristique le distingue des prix Booker et Goncourt, qui récompensent plutôt une œuvre en particulier. Il importe donc particulièrement d'observer le parcours assez singulier de l'œuvre de Diop en anglais : en effet, c'est forcément ce parcours anglophone qui a autorisé sa consécration, puisque